

Prix Jacqueline de Romilly 2025

Premier prix dans la catégorie « Enseignement supérieur »,
décerné à Coline Rémy, Lycée Camille Jullian, Bordeaux,
pour sa nouvelle intitulée,

Le jardin des ombres

Un tiède soleil d'automne caressait son visage. C'était une lumière douce, celle des derniers jours avant l'ombre, où les couleurs s'embrasent avant de s'éteindre. Debout devant la porte de sa maison, Rose attendait le moment opportun pour sortir, redoutant que la pluie ne la surprenne durant sa balade quotidienne.

Elle avait noué autour de son cou un simple foulard bleu, qui faisait ressortir l'éclat de ses yeux. Coquette, elle avait, à l'instar de chaque matin, soigneusement choisi un collier assorti à sa tenue. Ses doigts, bien que marqués par les années, tenaient fermement une canne ornée de roses, ces fleurs dont elle porte le prénom et, avec lui, l'éternel paradoxe de l'amour et de la souffrance.

Elle était prête à parcourir les quelques mètres qui la séparaient de la rue passante. Cet exercice, en apparence banal, ne l'était en rien pour elle. Les années l'avaient affaiblie, sans toutefois avoir raison de sa force de caractère, forgée par une vie de labeur dans les champs, sous le soleil qui avait vu les blés lever et retomber sous la faux.

Un mouvement furtif attira son attention. Un chat à la robe grise et aux pattes blanches vint se frotter contre ses jardinières, où les dernières fleurs, déjà flétries, s'accrochaient encore à la vie. Ses yeux jaunes semblaient percer son âme. Elle esquissa un sourire triste. Tout a une fin, et pourtant, elle restait là, accrochée à tout ce qui avait été. Elle repensa à son ancien jardin qu'elle avait pris soin d'entretenir chaque jour aux côtés de celui qu'elle aimait. Ce petit coin de terre était l'incarnation même de leur amour, un amour qui avait grandi avec les saisons, s'épanouissant parmi les fleurs. Mais aujourd'hui, laissé à l'abandon par son nouveau propriétaire, l'endroit n'était plus qu'un souvenir fané, un rêve dissipé par la brise, où quelques coquelicots renaissent chaque printemps, pour rappeler cet amour du passé.

Les yeux embués de larmes, elle resserra sa main tremblante autour de la poignée de sa canne et s'avança lentement dans l'allée de graviers. Ses pas, lents et lourds, semblaient être les derniers d'un long voyage vers un endroit où le temps n'avait plus d'importance.

Parvenue au bout, Rose s'arrêta. Un frisson parcourut son échine, non pas à cause du froid automnal, mais en raison d'une impression soudaine : une présence invisible flottait autour d'elle. Elle observa son ancien jardin. Les buissons, autrefois touffus, avaient cédé la place à des tiges sèches, donnant l'impression que la vie elle-même s'était retirée. Des herbes hautes étouffaient le sol. Une odeur de terre humide monta jusqu'à elle, semblable à un appel venu des entrailles du sol.

Les feuilles du liquidambar commençaient à rougir. Bientôt, le sol serait recouvert d'un épais tapis rouge, telle une mer de feu. Seules quelques fleurs sauvages résistaient encore à l'abandon du jardin : les asters, parsemés çà et là, dessinaient des touches de violet, de bleu et de rose. Ces petites fleurs en forme d'étoile, évoquant des marguerites, semblaient sortir tout droit d'un tableau impressionniste, un instant

suspendu dans le temps où un peintre, saisi par la beauté du moment, aurait déposé des coups de pinceau sur l'herbe encore humide.

Un arôme de chèvrefeuille d'automne flottait dans l'air. Cette plante, l'une des premières qu'elle et lui avaient choisie ensemble, lui semblait aujourd'hui chargée d'un message silencieux. Elle ferma les yeux. Dans le bruissement des feuilles, elle entendit une voix. Un chuchotement lointain, tel un murmure doux dans l'ombre, tel le souffle du vent sur les blés courbés, telle une voix qui semblait s'échapper des profondeurs du sol. Elle fit un pas, puis un autre. Sa marche était lente, résignée, chaque mouvement lui paraissait être un acte d'abandon. Elle baissa la poignée torsadée du petit portillon noir, que personne n'avait jugé utile de réparer. Les fleurs sauvages semblaient dessiner un chemin, évoquant un sentier mystérieux.

Lorsqu'elle releva les yeux, elle le vit. Une silhouette diffuse semblait se dessiner à travers les feuilles. Un visage flou, presque irréel, dont les yeux n'appartenaient plus au monde des vivants. Son souffle se suspendit. Ses jambes, fragiles, se mirent alors à trembler. S'appuyant difficilement sur sa canne, elle tendit la main vers ce visage, mais, au moment où elle allait l'effleurer, l'image se dissipa, à la manière d'une brume s'effaçant au matin, ne laissant place qu'à un bosquet de pavots, cerné de ronces.

Rose sentit son cœur s'accélérer, des battements étranges et irréguliers, comme si la terre elle-même l'appelait à elle. Les pavots... ces fleurs du sommeil et de l'oubli, celles qu'elle avait toujours refusé de cueillir... une floraison improbable à cette saison. Elles semblaient l'attendre, tels des témoins silencieux d'une rencontre qui ne devait jamais avoir lieu, un dernier avertissement du destin.

Elle s'avança, écartant les ronces du bout de sa canne, mais chacun de ses gestes lui parut plus lourd, plus lent, comme si le sol lui-même voulait la retenir. La fatigue pesait sur ses épaules à la manière du poids du temps, de l'amour perdu et de la vie qui la forçait à suivre un chemin déjà tracé. Avant d'aller plus loin, elle jeta un dernier regard vers l'allée qu'elle venait de traverser. Un instant, elle songea à rebrousser chemin. Le doute, pareil à un nuage lourd la saisit, mais une main invisible se referma sur son bras, serrant ses poignets avec une douceur inquiétante. Une voix lointaine murmurait son nom.

Un dernier soupir, un dernier pas. Elle savait au fond d'elle qu'il n'y avait pas de retour possible, que son corps et son âme étaient déjà pris dans l'étreinte de l'ombre. Elle s'avança encore plus loin, le sol devenant presque liquide sous ses pas, comme l'aspirant vers cet autre monde.

L'obscurité se referma sur elle, tel un voile, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, entraînée dans l'embrasement du bois où l'ombre et la lumière se fondaient en un seuil entre deux mondes.

Tout près d'elle, le chat gris, qui l'avait étonnamment suivie, la fixa un instant de ses yeux jaunes, puis, sans un bruit, s'éclipsa à son tour, ne laissant derrière lui que le silence et le frémissement du vent, un dernier soupir emporté par la brise.